

L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

—La dépêche... le sac éventré... Marseille!... balbutia-t-il... Qui vous a dit?

—J'y étais.

—Vous?

—Et j'ai vu.

—Mais le coupable? le connaissez-vous?

L'archiviste remua la tête.

—Je ne le connais pas encore, répondit-il, mais cela ne tardera pas, je vous en réponds... Toutefois, je crois que le moment est venu d'ouvrir l'œil, de redoubler de vigilance et de ne laisser passer aucun fait sans s'en préoccuper, au point de vue de ce drame mystérieux! N'est-ce pas votre avis?

Et il se tourna vers Buvard.

Celui-ci ne l'écoutait plus.

—Son regard venait de rencontrer sur le bureau l'invitation que l'archiviste avait reçue quelques instants auparavant, et Leduc le vit tressaillir.

—Qu'avez-vous, cher monsieur Buvard? demanda-t-il sur un ton de douce raillerie.

—Vous connaissez donc le colonel? répondit l'agent.

—Eh! il faut bien connaître tout le monde!

—Mais il n'est à Paris que depuis peu de jours?

—Nous y sommes arrivés ensemble.

—Par le train de Marseille?

—Par le train de Marseille...

—Et il vous invite à ses soirées?

—Comme vous voyez!

Buvard se pencha vers l'archiviste, comme s'il eût eu peur d'être entendu:

—Vous irez à cette soirée? dit-il en baissant la voix.

—Probablement.

—Oh! oh! décidément vous êtes un malin, monsieur Leduc, et vous rendriez des points à papa Buvard!

—On fait ce qu'on peut!

—Nous nous reverrons.

—Quand cela?

—Eh! bientôt, peut-être. En tout cas, samedi sûrement.

Sur ces mots, Buvard mit un doigt sur ses lèvres et se retira.

VIII

Or, pendant que ces faits s'accomplissaient, voici la scène non moins singulière qui se passait chez Oliva, dans l'hôtel où nous l'avons présentée au lecteur.

C'était le même jour, vers dix heures. Oliva venait de se lever; elle avait passé, enveloppée d'un ample peignoir de mousseline, dans son cabinet de toilette, et là, rejetant ses longs cheveux sur ses belles épaules presque entièrement nues, elle s'était abandonnée, avec une certaine complaisance languoureuse, aux mains de Juliette, sa femme de chambre.

Elle avait mal dormi; l'insomnie avait mis un cercle noir sous ses paupières; elle était en même temps nonchalante et nerveuse.

—Est-ce que madame est souffrante, ce matin? demanda Juliette.

—Moi!... Non... je ne sais pas... répondit la jeune femme, avec un petit frisson; quel temps fait-il?

—Un fort beau temps, madame.

—Il n'y a pas de lettres, ce matin, pour moi?

—Non, madame, il n'y a qu'une carte que l'on a déposée hier soir.

—De qui est-elle?

—Du colonel Robert.

—Ah! Et personne n'est venu me demander?

—Personne, si ce n'est M. le vicomte d'Esclars.

Oliva fit une moue ennuyée et elle allait répondre quand le timbre de l'antichambre retentit.

Elle tressaillit.

—Voici quelqu'un! dit-elle comme avec un espoir secret; va voir qui c'est. Juliette sortit et revint un moment après.

—C'est Mme Brochon! dit-elle, elle

demande si madame peut la recevoir.

—Oui! oui! qu'elle vienne, cette chère maman Brochon, s'écria Oliva; elle n'est pas amusante tous les jours, mais elle est drôle quelquefois; fais-la entrer!

C'était une femme d'une cinquantaine d'années; de moyenne taille, replette, fraîche encore, accorte et souriante, et qui était vêtue d'une façon qui pourrait être taxée d'excentrique.

Mme Brochon était fort connue dans le monde galant où elle exerçait la profession de marchande à la toilette, et où, plus d'une fois, elle n'avait pas dédaigné de descendre au rôle d'entremetteuse.

Elle était, au surplus, fort adroite, très rusée, et, sous l'apparente vulgarité de son extérieur, elle cachait un grand fonds d'avarice et de cupidité.

Elle habitait à Belleville, rue Pixérécourt, et vivait là avec un garçon, plus jeune qu'elle, qui était, disait-on, attaché en qualité d'homme de peine au ministère de la marine.

Le ménage allait cahin-caha; l'homme se grisait bien de temps à autre, la femme faisait bien de-ci de-là quelques scènes qui attiraient l'attention des voisins; mais au demeurant, on n'y regardait pas de si près.

Mme Brochon s'était avancée jusqu'auprès d'Oliva et, avisant une chaise, à sa portée, elle l'avait attirée à elle et s'était assise sans façon.

La marchande à la toilette en usait ainsi chez toutes les femmes de ce monde qui savent, par expérience, combien sont peu durables les faveurs de la mode.

—Bonjour, ma chère enfant, dit-elle après avoir soufflé bruyamment à plusieurs reprises; vous me croirez si vous voulez, je suis éreintée... je viens de faire une foule de démarches... on a toujours des ennuis...

—Oh! oui, un billet qui vient à échéance demain, et si je n'ai pas les cinquante francs... Mais j'y pense, chère petite, vous pourriez peut-être me rendre ce service.

—Cinquante francs, fit Oliva.

—Une misère, quand on a le sac. Mais pour de pauvres gens comme nous...

Oliva fouilla un tiroir et y prit quelques louis.

—Tiens! dit-elle, s'il ne te faut que cela.

—Merci, et n'oubliez pas que je suis à votre entière disposition, si vous avez besoin de quelque service...

Et elle sortit vivement.

Mais au moment où elle allait atteindre le seuil du salon, elle s'arrêta droite et effarée.

Devant elle se tenait le colonel Robert.

Il avait posé un doigt sur ses lèvres, et commandait le silence.

La marchande à la toilette s'inclina en signe d'obéissance.

—Dans une heure à Belleville! j'aurai à te parler, dit alors le colonel à voix rapide et basse.

Mme Brochon s'empressa de s'éloigner, et le colonel se dirigea vers la chambre à coucher où l'attendait Juliette, qui était allée l'annoncer à Oliva.

—Quoique l'heure soit bien matinale pour pénétrer chez une jeune femme, dit le colonel, j'espère que vous voudrez bien excuser mon indiscretion; j'ai tant de plaisir à vous voir...

Oliva fit une petite moue dédaigneuse et indiqua un siège de la main.

Et comme elle prenait les longues torsades de ses beaux cheveux pour les nouer négligemment sur sa nuque, le colonel l'arrêta d'un geste suppliant.

A Suivre

La femme—Jim, j'ai à vous parler d'un tas de choses que j'ai achetées...

Le mari—Tant mieux. D'ordinaire vous avez à me parler d'un tas de choses que vous avez à acheter.

Le Coup de Filet

Roland Dechazay était un beau jeune homme de trente ans avec un large front tourmenté d'idées généreuses mais avec un vide effroyable au cœur.

Il venait de quitter la fournaise parisienne pour les roches de Bretagne et, loin de la foule en fièvre, il aspirait à pleins poumons le parfum sauvage de la lande fleurie et la saveur troublante de la mer.

Paisible, il contemplait les grands flots bleus, dont l'écume d'argent se brisait sur les falaises, et se grisait au spectacle enchanteur de la tranquille immensité.

La mer était superbe aujourd'hui sous les reflets d'or du soleil de juillet et son limpide azur se mêlait, bouillonnant, à des tons empourprés.

Toujours seul et pensif, Roland s'approcha du flot berceur. Il était fatigué du bruit des villes, des rumeurs de la rue et du luxe insolent des salons tapageurs. Non, rien ne valait la belle nature, ni ses fleurs, ni ses bois, ni ses monts! En se plongeant dans les eaux saines de la Bretagne, il deviendrait plus fort, plus candide et plus pur...

Dans un décor arrogant de roches tourmentées, sur une plage merveilleuse de sable d'or, il mit à nu son beau torse bronzé.

Soudain, une chanson plaintive vint frapper son oreille et il aperçut Anne-Marie, la fille du père Kervannec, qui, assise sur la plage, réparait son épervier.

Roland connaissait Anne-Marie, l'aînée d'une famille de sept enfants, car, dans ses longues promenades, surpris par les orages, il s'était abrité souvent dans l'humble cabane du vieux.

Elle était robuste et courageuse, et pêchait avec la même audace que son père pour nourrir les tout petits.

Élégant et mondain, Roland n'avait pour cette paysanne que l'estime un peu fraternelle qui naît du contact imprévu. Aujourd'hui, pourtant, elle paraissait plus belle entre le ciel et la mer, étalant sans souci la chair ambrée de ses bras nus.

Roland s'approcha d'elle... un instinct secret, la calme solitude et le beau soleil de juillet n'étaient pas étrangers à cette marche en avant.

Anne-Marie terminait sa chanson, elle accueillit le jeune homme avec un fin sourire, mais il resta subitement interloqué tant il avait vu d'innocence au fond de ses grands yeux...

—Monsieur Roland, lui dit-elle, la plage de Keroët est mauvaise pour les baigneurs. Il y a des courants sous-marins qui les poussent vers le large, et il est dangereux de s'aventurer par ici.

—Bah! lui répondit Roland, on ne meurt qu'une fois et puis, s'il fallait songer à tout, on ne ferait jamais rien. Allons, au revoir...

—Où allez-vous?

—Vers le plaisir, et vous?

—Moi?... vers le travail.

Anne-Marie se leva vivement, prit ses filets et monta dans une barque.

En quittant le rivage, elle se retourna une dernière fois et, d'une voix étrange et altérée, accompagnée d'un geste gracieux de la main, elle cria au jeune homme interdit:

—Bonne chance, Monsieur Roland, et que Dieu vous garde!...

Il y avait dans ce cri comme un appel et comme une prière, on y sentait à la fois de l'inquiétude et de l'affection.

Un instant songeur, Roland n'hésita plus, avec un bel élan, il plongea dans les flots bleus.

D'une vigueur peu commune, il eut vite fait d'atteindre le large et il goûtait avec satisfaction son plaisir favori. Entre le ciel et la mer, il était pénétré par deux azurs et s'agitait joyeux entre deux immensités.

Un peu las, il voulut rejoindre la plage et se mit à nager vigoureusement vers les roches de Keroët. Soudain, avec un étonnement mêlé de stupeur, il sentit qu'il n'avancait pas, la distance était toujours la même et sa fatigue grandissait...

Les paroles inquiètes d'Anne-Marie sur les courants sous-marins lui revinrent brutalement à la mémoire... Il sentait, à présent, toute l'angoisse de l'adieu qu'elle lui avait adressé... Pauvre fille, dans son trouble, il y avait un sentiment plus tendre que la prudence, peut-être y avait-il de l'amour: mais, par pudeur, cette humble paysanne n'avait pas insisté!...

Homme d'action et de caractère, Roland nageait toujours, mais il sentait une lassitude grandissante dans ses mouvements saccadés...

Les roches de Keroët étaient encore bien loin... c'était fini... Le livre de cette courte existence allait se refermer sans une page de sincère amour et de véritable bonheur!

Harassé, Roland se sentait perdu...

—A moi!... Au secours!... et il y avait du râle dans son appel.

—Que Dieu vous garde avait dit Anne-Marie... mais Dieu était trop haut et il ne venait pas!

Tout doucement, le nageur vaincu se sentait couler, comme tant d'autres, happé par les flots qui l'avaient séduit!...

Soudain, comme dans un rêve, il entendit un appel déchirant:

—Courage, Monsieur Roland... c'est moi... Anne-Marie! J'arrive, je suis là!...

Le jeune homme ouvrit les yeux, il vit la barque qui fendait l'onde et la voile blanche qui flottait au vent. Debout, Anne-Marie lui tendait ses bras nus avec une flamme effrayante dans les yeux.

Rapidement, elle se pencha pour le saisir, mais, à cet instant suprême, il disparut dans l'eau profonde... Un bouillonnement d'écume, quelques rides agitées, puis, plus rien; monstrueuse, la mer se referma...

Trop tard! Devant cette tombe mouvante, Anne-Marie se frappait le front du poing, oui, trop tard... pourtant, elle avait tout fait ayant deviné le drame. La sueur qui mouillait ses tempes attestait toute l'étendue de l'effort déployé.

Oui, elle aimait Roland, ce beau jeune homme élégant et mondain, cet ami loyal que la Providence avait envoyé dans sa cabane!

Oui, elle l'aimait d'un amour pur et profond, d'un amour de paysanne entêtée qu'elle était! Rien ne peut vaincre cette race bretonne qui est née du granit et de la lande sauvage...

A l'endroit où Roland venait de disparaître, il y avait encore de l'écume et des cercles qui mouraient en s'élargissant...

D'un geste farouche, Anne-Marie prit son épervier. Elle était forte et habile, elle en connaissait la rude manœuvre qu'elle pratiquait tous les jours. Avec toute la fièvre d'un espoir insensé, elle le lança sur la nappe liquide avec un cri de fauve bondissant.

Les mailles blanches s'étalèrent sur la mer bleue et disparurent entraînées par les plombs... Quelques minutes—un siècle—s'écoulèrent et Anne-Marie se mit à tirer rageusement sur l'épervier...

Vides, les premières mailles apparurent, mais, le poids qu'elle sentait lui annonçait la victoire. De ses pauvres petites mains calleuses et brûlées, elle tirait sans cesse, elle tirait toujours...

Un dernier effort, presque surhumain celui-là, et Roland apparut évanoui dans les mailles. Elle le coucha sur le pont, lui frictionna les tempes; avec la flamme de son regard, elle lui donna de la vigueur et de la vie.

Réconforté, Roland saisit Anne-Marie dans ses bras nerveux. Jamais un baiser ne lui avait paru plus fougueux que celui-là...

—Vite, s'écria-t-il, abordons aux roches de Keroët... Anne-Marie, tu es ma femme devant Dieu, tu seras ma femme devant les hommes...

Deux mois après, les cloches argentées sonnaient un carillon d'amour au sommet d'un clocher breton:...

ALBERT CORBIE.